

vaincre, organisés de longue date en Etat-nation, ils ont écrasé des ennemis divisés entre eux : la plus efficace des armées arabes, la Légion arabe du roi de Transjordanie, cherchait non la défaite de l'ennemi juif, mais un autre partage que celui décidé par l'ONU et accepté du bout des lèvres seulement par le Yichouv : celui qui permettrait au roi Abdallah de mettre la main sur une large partie de la rive gauche du Jourdain et sur la vieille ville de Jérusalem.

Quant à la population palestinienne, c'est très délibérément que David Ben Gourion a provoqué son départ, en utilisant tantôt la pression militaire, tantôt les agissements des « irréguliers » de l'Irgoun et du Stern, tantôt les méthodes les plus directes.

Tout cela n'était pas inconnu. Le fait nouveau, c'est que des militants sionistes comme l'orientaliste Simha Flapan¹ qui fut un des leaders du Mapam (sionistes socialistes de gauche) et des historiens de métier comme Benny Morris² ont pu établir, en se fondant essentiellement sur des sources israéliennes (c'est à la fois leur force et leur faiblesse), que pendant plusieurs décennies, la société israélienne s'est menti à elle-même. Le fait nouveau, c'est que la vérité, ou une partie de la vérité (personne ne dispose de la vérité intégrale) commence à émerger au sein même de cette société. C'est là quelque chose de révolutionnaire, car la paix, si elle doit s'établir un jour – le présent ne rend pas optimiste – suppose qu'un minimum d'entente se soit réalisée sur ce que fut le passé. Comme le disait Orwell, qui est maître du passé l'est aussi du présent... et de l'avenir.

Sur ce phénomène qu'on a baptisé un peu facilement la « nouvelle histoire » israélienne, le lecteur francophone ne disposait que d'une seule étude : la brochure éditée par Florence Heymann, « Les nouveaux enjeux de l'historiographie israélienne³ », brochure excellente, mais dont la diffusion a été malheureusement très limitée.

1. *The Birth of Israel, Myth and Realities*, Crown Helm, Londres et Sydney, 1987.

2. Benny Morris, *The Birth of the Palestinian Refugee Problem, 1947-1949*, Cambridge University Press, 1987.

3. *Lettre d'information du Centre de recherche français de Jérusalem*, n° 12, décembre 1995.

Grâce à Dominique Vidal, on peut désormais en savoir plus et mieux : les travaux de Flapan et Morris, mais aussi ceux de Tom Seguev, Avi Shlaïm et Ilan Pappé sont analysés et décortiqués. Avi Shlaïm, par exemple, jette une lumière crue sur l'entente, de part et d'autre du Jourdain, entre la future Golda Meir et le roi Abdallah. Benny Morris examine à fond la responsabilité personnelle de Ben Gourion, « le grand expulseur ». Très honnêtement, Dominique Vidal ne se contente pas de donner, avec le concours de Joseph Algazy, militant communiste de longue date et bon connaisseur des problèmes de l'extrême droite européenne, la parole aux « nouveaux historiens » ; il fait part, avec scrupule, des critiques qui ont été formulées contre eux tant du côté de l'establishment israélien (les « vieux historiens » ou plutôt les idéologues) que du côté palestinien, où l'on trouve, pas toujours à tort, que l'expulsion a été plus systématique encore que ne le dit Benny Morris. Il montre aussi les faiblesses intrinsèques de la société palestinienne d'avant la catastrophe, le manque de coordination entre les acteurs, tandis que, en face, on avait affaire à une société intégrée. La question qui se pose maintenant est grave : les hommes qui sont ainsi mis en cause ne sont pas les furieux de l'extrême droite actuellement au pouvoir, mais ce qu'on avait l'habitude d'appeler le « bel Israël ». C'est Yitzhak Rabin, par exemple, qui a vidé Lydda (Lod) de sa population arabe. Se trouverait-il un jour en Israël des hommes capables d'assumer ce passé ? Je suis de ceux qui l'ont cru en 1993. Mais aujourd'hui ?

—PIERRE VIDAL-NAQUET

MAXIME RODINSON. *ENTRE ISLAM ET OCCIDENT, UN AUTRE ORIENTALISME. ENTRETIENS AVEC GÉRARD KHOURY*. EDITIONS LES BELLES-LETTRES, PARIS 1998.

Le savant *indiscipliné*, ou la rigueur iconoclaste

C'est une destinée pétrie par le mouvement historique du siècle que Gérard Khoury a pris le

parti d'interroger dans un ouvrage dont on peut déplorer seulement le titre. Cette opposition « monstrueuse » (celle de la conjonction d'être de nature différente), devenue le miroir aux alouettes de l'édition, qui met en parallèle une religion-civilisation-Histoire avec un espace géopolitique et sa représentation culturelle et/ou idéologique, est profondément incongrue, il ne faut pas se lasser de le répéter.

Comment d'ailleurs situer le savant qui grandit dans une famille ouvrière juive, laïque, anticléricale, anarchiste puis communiste, trempé sans cesse, lui-même, au fur et à mesure des avancées de la vie et de l'activité intellectuelle dans le Styx du rationalisme, comment l'enfermer dans la géométrie binaire de cette polarisation simpliste ? Même s'il est « *fasciné dès l'école primaire par les civilisations de l'Antiquité, par les langues anciennes, par l'histoire des religions, par Mahomet et par l'Islam* ».

C'est justement toute la complexité du personnage que Gérard Khoury s'est attaché à mettre en évidence par un questionnement dont les thématiques principales ne sont d'abord que des fils conducteurs, et qui laissent souvent la place aux dialogues vivants, au rebond qui jaillit d'une anecdote savoureuse, d'une révélation inédite, ou aux tensions qui peuvent naître de l'échange sur un même thème à partir de deux perceptions culturelles ou méthodologiques différentes. La question des mentalités en est un exemple, que Gérard Khoury tente à plusieurs reprises d'appréhender avec les outils de la psychanalyse, alors que Maxime Rodinson, par pudeur, ou peut-être pour ne pas ouvrir la boîte de Pandore, ou pour les deux raisons simultanément, s'emploie, lui, à quelques exceptions près, à esquiver par un inexorable, un inlassable retour aux faits. Sauf une seule fois peut-être, mais si lourde de signification : « *En essayant de trouver le sens de ma vie pour la rédaction de mes Mémoires, dit-il, je tourne autour d'un titre du genre J'ai voulu être, car, au fond, dans mon monde de l'enfance, j'ai été non existant.* »

Les faits ! Voilà donc le matériau de base à partir duquel le travail intellectuel de Maxime Rodinson étend son impressionnante production. Plus d'une dizaine d'ouvrages devenus des

références incontournables de la réflexion sur le monde arabe et musulman, l'Islam, Israël ou le rationalisme, sans compter plus d'un millier d'articles scientifiques et journalistiques et autant, sans doute, de comptes rendus donnés régulièrement en près de quarante ans au Bulletin critique du Livre français.

Et, surtout, une méthode, forgée à partir des enseignements anthropologiques et sociologiques de Marcel Mauss, d'un Marx dépouillé des gangues idéologiques ou des travestissements pervers de tous ceux qui, annexant son héritage, auront fait du « marxisme » une nouvelle religion et surtout des enseignements de la linguistique, plus particulièrement comparée, si essentielle pour saisir les cheminements souterrains des dynamiques historiques, si souvent enfouies dans les mystères apparents des questions lexicales. Que l'on songe par exemple à l'hypothèse formulée par Rodinson sur l'origine du mot « losange » développée dans les entretiens, et l'on saisira toute l'importance des connexions civilisationnelles cachées, qui du terme *laouz* (amande, en arabe), lequel désigne le fruit qui entre dans la composition d'une pâtisserie, le « *baklava* », va aboutir à la désignation d'une figure géométrique. Le « mystère » s'épaissira plus encore lorsqu'on découvrira que le *baklava* est un mot turco-gréco-arabo-persano-russe et... « *qu'il désigne un gâteau normalement coupé en forme de losanges* » !

Mais le « mystère », il n'est nullement question pour Rodinson de s'y tenir. Aux articulations d'une approche pluridisciplinaire (et combien iconoclaste, puisqu'elle démystifie le cloisonnement institué des disciplines par les experts en classifications administratives « disciplinaires »), puisant dans l'ethnologie et l'anthropologie une masse immense de faits qui ont marqué et marquent encore à travers les millénaires le comportement de l'homme en société, de l'homme vis-à-vis des sociétés qui l'encadrent, et celui de diverses sociétés entre elles, Maxime Rodinson va rechercher « *les constantes logiques en s'inspirant d'abord des faits constatés, et par des raisonnements rigoureux menés conformément aux règles éprouvées d'une logique construite avec précaution* ». On comprend dès

lors qu'il réfute et rejette comme la peste les discours « ajustés à des intérêts individuels et collectifs, des idées reçues par la société où vit le chercheur, et acceptées par celui-ci de façon non critique, inconsciemment et même souvent sous l'effet du conditionnement social ». Du style « La revanche de Dieu dans les banlieues de l'Islam » par exemple ?

Ayant souvent eu affaire, dans l'enseignement universitaire, à des étudiants mus part des passions et des impulsions intellectuelles non contrôlées, notamment dans le domaine islamique, je leur ai souvent conseillé la lecture de *La Fascination de l'Islam*, travail d'orfèvre en matière de méthodologie rationaliste. C'est en effet de ce rationalisme sans failles que continue de se réclamer Maxime Rodinson. Et le mouvement du livre, inauguré par le mouvement autobiographique et émaillé d'anecdotes innombrables de la rue Vanneau à l'École pratique des Hautes Etudes en passant par l'expérience du long passage au Liban dans le contexte du deuxième conflit mondial, ce mouvement glisse inexorablement, les thématiques choisies par Gérard Khoury aidant, vers une réflexion renouvelée de Maxime Rodinson sur ses thèmes de réflexion, sa méthode, sa démarche. Le goût pour la logique, les faits, les dynamiques intellectuelles de l'analyse priment dès lors sur l'autobiographique, tout en y étant étroitement liées. A chaque fois Maxime Rodinson en profite pour éclairer d'un nouveau jour, rationnel, un débat en cours (la question de la fatwa prononcée contre Rushdie, par exemple, qui montre combien rationalisme et moralisme peuvent être antinomiques), ou les développements sûr l'avènement des religions monothéistes qui mettent en mille morceaux nombre d'idées reçues mais... coriaces !

Pour évoquer ce rationalisme, le propos de Jean-Pierre Vernant à l'occasion de la remise du prix de l'Union rationaliste à Maxime Rodinson, en 1991, est peut-être le plus éloquent. C'est d'abord, dit-il, « une volonté d'esprit critique, d'analyse objective, de ne pas s'en laisser conter [...]. Nous avons appris à nos dépens les dangers de l'emballlement idéologique. Je ne crois pas que nous puissions aujourd'hui continuer à penser que la raison

est une espèce de déesse éternelle qui, du haut du ciel, détient la vérité, dirige l'histoire, chasse les ténèbres de la superstition, mais nous savons que pour tenter de comprendre, et c'est ce que nous avons à faire, il n'y a pas d'autre lumière ; si on la souffle, c'est la nuit. [...] Continuer à être rationaliste, c'est accepter d'une certaine façon d'être intérieurement déchiré ; peu importe si c'est le prix à payer pour garder l'esprit lucide et la volonté de comprendre, en refusant les tentations idéologiques, qu'elles soient ouvertes ou plus secrètes ».

On pourrait ainsi résumer le credo rationaliste de Maxime Rodinson.

... Quelque part dans l'entretien, ce dernier se lance avec véhémence dans une diatribe contre tout ce qui est « littérature ». Etrange pour quelqu'un qui avoue une véritable passion pour le « voyage à travers les mots » ! Etrange en apparence ! Car il ne fait pas de doute que ce que fustige Rodinson, ce n'est pas la littérature, mais la propension de certains écrivains au mélange méthodologique des genres, à prétendre expliquer le comment des choses par la littérature, faire des passions et des impulsions les clés de la logique explicative. Le véritable écrivain n'est-il pas aussi ce rationaliste intérieurement déchiré dont parlait Vernant plus haut, et qui cherche à dépasser ses blessures par la littérature dans toute la puissance philosophique du terme, hors de ses avatars marchands aujourd'hui dominants ? En refermant le livre d'entretiens de Gérard Khoury avec Maxime Rodinson, on est tenté de se laisser aller à cette idée que Maxime Rodinson est aussi un véritable écrivain...

—RUDOLF EL-KAREH
mars 1998

MOHAMMED DIB. *SI DIABLE VEUT*. PARIS, ALBIN MICHEL, 1998, 230 p.

Peut-on approcher l'horreur de manière poétique ? La question a sans doute quelque chose d'obscène et de dérisoire à la fois si on la rapporte à l'Algérie. Cependant, il y a fort à parier que la lecture de *Si Diable veut* nous pousse à y répondre par l'affirmative.